

LA  
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Paris, six mois, 6 francs; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Othon I<sup>er</sup>, empereur d'Allemagne, reçoit la communion avant la bataille d'Augsbourg.



## SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : Bataille d'Augsbourg; Desquerdes. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Le Héron, l'Écrevisse et les Poissons; L'ami d'Édouard. — VARIÉTÉS : Sage conseil; Discretion.

## RÉCITS HISTORIQUES.

## BATAILLE D'AUGSBOURG.

Othon I<sup>er</sup>, empereur d'Allemagne, surnommé le Grand, comme Charlemagne auquel on l'a souvent comparé, fut élu en 955; il raffermi la royauté et lui assura une puissance qu'elle n'avait jamais eue. Après avoir imposé un tribut à la Pologne, à la Bohême et au Danemark, il tourna ses armes contre la Hongrie.

Après vingt ans de préparatifs, les Hongrois, au nombre de cent mille hommes, pénétrèrent en Bavière, ravageant, exterminant tout, et firent halte devant Augsbourg. Plus de mille paysans s'étaient réfugiés avec leurs biens dans la ville pour échapper à la tempête et prendre part à la défense. L'évêque exhorta les habitants découragés à opposer une énergique résistance, et, pour leur donner de l'ardeur, il s'assit seul, sans armes et en habits sacerdotaux, dans un lieu exposé aux flèches des assiégeants.

Déjà les pauvres habitants commençaient à craindre que la supériorité de leurs ennemis ne les forçât à évacuer la place, lorsqu'une joyeuse nouvelle arriva; c'était l'approche de l'empereur Othon avec son armée. De leur côté les Hongrois cessèrent leurs attaques et se préparèrent au combat qui devait décider du sort de la campagne.

Les troupes d'Othon le Grand, composées de Bava-rois, de Slaves et de Suisses, étaient disposées avec le plus grand ordre. Les Hongrois les attaquèrent d'abord avec furie et remportèrent quelques avantages.

Mais, deux jours après, c'était la fête de saint Laurent; l'empereur Othon se mit en prières; il fit vœu de créer en l'honneur du saint un évêché à Mersebourg; puis, s'agenouillant avec plusieurs de ses généraux, il entendit la messe, et reçut de l'évêque d'Augsbourg la sainte communion. Après s'être relevé, il dit à ses troupes :

« Voyez d'ici le grand nombre de nos ennemis. Mais que pouvons-nous craindre de ces païens, nous qui sommes protégés de Jésus-Christ et qui combattons en invoquant ses souffrances. Aussi, sachons souffrir comme lui et mourons plutôt que de reculer. Mais que ma langue se taise et que les épées parlent ! »

A ces mots, il s'élança sur son cheval, son bouclier à la main, la lance en avant; et, animant ses soldats par son exemple, il gagna la célèbre bataille d'Augsbourg, et l'invasion hongroise fut arrêtée dans sa marche rapide.

## DESQUERDES.

Louis XI demanda compte au maréchal Desquerdes de l'argent qu'il lui avait donné pendant la guerre pour les dépenses dont il l'avait chargé, et il espérait qu'il y aurait beaucoup de reste. Il n'y en avait pas. Desquerdes présenta un mémoire fort détaillé, dans lequel il fit voir que tout avait été dépensé. Louis, qui était fort parcimonieux, montra du mécontentement. Le maréchal se lève et dit, avec une noble franchise :

« Sire, avec cet argent j'ai conquis les villes d'Arras,

de Hesdin, de Boulogne; rendez-moi mes villes et je vous rendrai votre argent.

— Par la pâque-Dieu! répond le monarque, vous avez raison. »

Et il approuva ses comptes.

A.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

## LE HÉRON, L'ÉCREVISSE ET LES POISSONS.

FABLE INDIENNE.

Un héron demeurait sur le bord d'un étang et faisait un grand butin de poissons, dont il pêchait chaque jour ce qui lui suffisait pour sa subsistance; de cette manière, il passait très-agréablement sa vie. Mais enfin, parvenu à une grande vieillesse, ses forces diminuèrent considérablement, et il s'aperçut qu'il n'avait plus pour pêcher la même agilité qu'il avait autrefois; effrayé de cette découverte :

« Infortuné que je suis, dit-il en lui-même, mes ans sont écoulés et ne retourneront plus. Ne devais-je pas, dans la force de mon âge, connaître mieux le bon usage que j'en devais faire, et amasser dès lors de quoi vivre dans ma vieillesse? Présentement, les forces me manquent absolument, et je ne suis plus propre à rien. Il faut vivre cependant. Ne pourrais-je pas trouver quelque moyen de suppléer au défaut de ma vigueur passée? »

Il faisait ces réflexions sur le bord de l'étang et était fort triste et fort mélancolique, lorsqu'une écrevisse, qui l'avait aperçu, s'approcha de lui :

« Ami, lui dit-elle, vous voilà bien triste et rêveur! Peut-on vous demander quel sujet vous avez de n'être pas, comme à votre ordinaire, gai et content? »

Le héron profita de cette demande et inventa en même temps une fausse nouvelle.

« Comment voulez-vous, répondit-il à l'écrevisse, que je ne sois pas triste, ou plutôt comment voulez-vous que je ne meure pas de chagrin? Vous savez que le bonheur de ma vie consistait à pêcher chaque jour un certain nombre de poissons dont je vivais sans faire un trop grand ravage parmi eux, parce que j'avais la discretion de n'en pas prendre au delà de ce qui m'était strictement nécessaire. Mais, un de ces jours, deux pêcheurs, qui passaient le long de cet étang, s'entretenaient de la grande quantité de poissons qu'il renferme et disaient qu'il fallait le vider et prendre le poisson en faisant écouler l'eau. Si cela arrive, continua le héron, je dois me résoudre à mourir bientôt de faim. »

L'écrevisse, épouvantée de cette nouvelle, alla sur-le-champ l'annoncer à tous les poissons de l'étang, qui en eurent une grande alarme. Dans leur consternation, ils vinrent auprès du héron, conduits par l'écrevisse, et l'un d'eux prit ainsi la parole :

« L'écrevisse que voici, dit-il, nous a annoncé une nouvelle qu'elle a apprise de vous et qui nous jette dans la dernière affliction. Plus nous nous efforçons de chercher comment nous pourrions parer le coup, plus nous sommes dans l'irrésolution, et nous venons à vous pour vous supplier de nous aider de votre conseil. Il est vrai que vous êtes notre ennemi; mais un ennemi, sage comme vous l'êtes, ne refuse pas d'écouter ses ennemis lorsqu'ils ont recours à lui, surtout dans une affaire comme celle-ci, où il a quelque intérêt. Vous avez reconnu vous-même que votre conservation dépend



de la nôtre. C'est pour cela que nous n'hésitons pas à vous demander ce que nous devons faire pour éviter le malheur dont nous sommes menacés.

— Le rapport que l'on vous a fait, répondit le héron, est très-véritable. J'ai entendu moi-même la nouvelle de la bouche des pêcheurs, et, autant que j'ai pu juger au ton dont ils parlaient, rien n'est capable d'empêcher qu'ils n'exécutent leur résolution. J'ai pensé avec soin au remède que l'on pourrait y apporter; mais je n'en vois pas d'autre que celui que je vais vous proposer. Il y a dans le voisinage un autre grand étang, dont l'eau est la plus nette et la plus claire que l'on puisse voir, tellement que l'on distingue tous les grains de sable qui sont au fond, quoique les plongeurs les plus habiles ne puissent pas y arriver. Les pêcheurs ne songeront jamais à le vider, parce qu'il n'y a pas d'issue pour en faire écouler l'eau. C'est justement la retraite qui vous convient. Trouvez seulement le moyen de vous y faire transporter, et vous passerez le reste de votre vie tranquillement et le plus agréablement du monde.

— Votre conseil est admirable, dit le poisson qui avait déjà parlé, nous vous en sommes obligés; mais nous ne pouvons passer à l'étang que vous dites, si vous ne voulez bien nous prêter votre assistance.

— Je ne refuse pas, repartit le héron, d'employer le peu de forces qui me restent pour vous obliger en cette occasion. Convenons donc de la récompense que vous me donnerez, et hâtons-nous. Il est à craindre que les pêcheurs ne viennent, et que leur arrivée ne rende nos résolutions inutiles.

L'accord se fit de part et d'autre, et le héron se chargea d'en prendre chaque jour ce qu'il pourrait, et de les transporter à l'étang qu'il leur avait marqué. Chaque jour, il se présentait de grand matin et les poissons venaient à lui en foule. Il en prenait autant qu'il pouvait et les transportait dans une grande flaque d'eau qui se trouvait dans un bocage voisin; il en mangeait une partie, et laissait les autres dans la flaque pour sa provision. Chaque fois qu'il retournait à l'étang, il trouvait les poissons rassemblés qui s'empressaient d'accourir vers lui et se disputaient à qui serait transporté le premier, et c'était pour lui un plaisir de voir comme ils se hâtaient d'arriver eux-mêmes à leur perte.

Au bout de quelques jours, l'écrevisse, qui avait aussi une forte envie d'être transportée au nouvel étang, se présenta et supplia le héron de la prendre. Il s'approcha d'elle, et, après l'avoir prise sur son col, il la porta vers la flaque d'eau. L'écrevisse aperçut de loin les arêtes de poissons qui couvraient le bord de la flaque, et comprit d'abord la trahison et la fourberie.

« Qui connaît, dit-elle en elle-même, que son ennemi va lui ôter la vie et ne le prévient pas quand il a la puissance de le faire, devient homicide de soi-même. »

En achevant ce raisonnement, l'écrevisse se colla au col du héron et le pinça si vivement de ses serres, qu'elle n'eut pas de peine à l'étouffer. Il tomba du haut de l'air en terre, où l'écrevisse ne le quitta point qu'il n'eût perdu tout mouvement. Enfin, quand elle vit qu'il était mort, elle lâcha prise et retourna à l'étang en grande diligence.

Là, en présence du reste des poissons étonnés de la revoir, elle raconta ce qui s'était passé, et leur fit connaître le danger dont ils étaient délivrés et la vengeance qu'elle avait prise de leur ennemi commun.

On voit par cette fable quel est l'aveuglement de ceux qui se fient à leurs ennemis; ils se jettent eux-mêmes dans le précipice.

(Traduit du sanscrit.)

## L'AMI D'ÉDOUARD.

### I. La colonie.

Nous sommes à Sumatra, cette grande île malaisienne que le détroit de Malacca sépare de la pointe la plus méridionale de l'Inde.

De nos jours encore, Sumatra, dont les Anglais et les Hollandais se sont pendant si longtemps disputé le commerce, est peu connue des Européens. Sauf certains ports où viennent atterrir les navires qui cabotent dans l'Archipel, elle n'est guère fréquentée des voyageurs. L'intérieur du pays, que protègent déjà de hautes montagnes volcaniques et des forêts impénétrables, est habité par des nations farouches, guerrières, jalouses de leur indépendance, et qui, tant soit peu anthropophages, ne se gênaient pas sans doute pour manger les touristes désireux d'étudier leurs mœurs et leurs coutumes. Aussi, sauf un petit nombre d'Anglais intrépides qu'un pareil risque a été incapable d'arrêter, nul n'a pu pénétrer dans certaines régions centrales de l'île, et elles resteront imparfaitement connues jusqu'à ce que les Hollandais, qui procèdent dans cette partie du monde, comme partout, avec la lenteur sage et sûre de leur caractère national, soient parvenus à rendre plus maniables ces peuples rebelles à la civilisation.

Cependant Sumatra semblerait, au premier aspect, offrir l'attrait pittoresque et grandiose, présenter les richesses naturelles qui peuvent exciter l'admiration du voyageur ou l'avidité du commerçant. Elle a près de quatre cents lieues de long et soixante à quatre-vingts lieues de large; sur cet immense territoire, on pourrait recueillir presque toutes les productions des contrées les plus favorisées du monde. La mer qui l'entoure est belle et élémentaire pendant la majeure partie de l'année; de nombreuses rivières venues de l'intérieur forment sur une foule de points des havres excellents. Bien que la ligne équatoriale coupe à peu près Sumatra en deux parties égales, le climat est tempéré dans les montagnes du centre. Ces montagnes, dont plusieurs sont des volcans en ignition, renferment des métaux précieux, et notamment de l'or qui est exploité d'une manière insuffisante par les Malais. De vastes lacs entretiennent des rivières aux eaux fraîches et pures qui ne tarissent jamais.

Dans les forêts abondent les arbres les plus précieux pour la teinture et l'ébénisterie. Autour des habitations, de vastes rizières produisent le meilleur riz du monde; partout des champs d'indigo, de poivre, de cannes à sucre, des plantations luxuriantes où le giroflier, le cannellier, le camphrier, l'arbre à benjoin, paraissent lutter avec le cocotier, le goyavier, le bananier, l'orange, le pamplemousse à qui enrichira le plus son propriétaire, à qui charmera le mieux le regard. Pendant six mois de l'année il ne tombe pas une goutte de pluie; le soleil resplendit toujours dans un ciel d'azur. Aussi, au premier abord, la vie paraît-elle douce et facile sur cette terre féconde, sous ces épais ombrages, au milieu des arbres odoriférants et des fleurs.



Malheureusement toute médaille a un revers; pour Sumatra, comme pour beaucoup d'autres choses, chaque avantage apparent cache un danger mortel. Cette mer, habituellement si tranquille, si caressante, est sujette à des typhons qui la bouleversent jusque dans ses profondeurs. Même en temps calme, le navigateur européen est exposé aux attaques des pirates malais, qui viennent la nuit le surprendre dans ces barques pontées, longues, étroites, sournoises, appelées *pros volants*, et qui massacrent l'équipage pour s'emparer de sa cargaison. D'ailleurs, à défaut de pirates, il voit sans cesse errer autour de son navire des bandes formidables de requins, qui ne se montrent nulle part plus audacieux. L'île elle-même fait payer bien cher ses beautés pittoresques et sa fertilité. Ses volcans causent fréquemment d'effroyables tremblements de terre, qui

renversent les habitations les plus solides. Ses rivières si fraîches sont hantées par de monstrueux crocodiles qui happent le voyageur imprudent. Ses forêts vierges regorgent de buffles sauvages, d'éléphants, de tigres et d'autres monstres plus terribles encore. Mille reptiles dangereux, parmi lesquels se trouvent le boa python et le venimeux cobral, se glissent dans les cultures, tandis que les habitations elles-mêmes sont envahies par ces nuées d'insectes qui, dans les climats tropicaux, semblent créés tout exprès pour martyriser l'espèce humaine. De plus, les immenses amas de végétaux en putréfaction dans les marais et dans les bois, exhalent des miasmes qui vicient l'atmosphère, malgré le parfum des fleurs et des arbres à épices. Aussi la vie humaine à Sumatra dépasse-t-elle rarement soixante ans, et la côte occidentale de l'île, particulièrement redoutée des



Côte de la Peste à Sumatra. (Page 252, col. 1.)

navires en relâche, a reçu des marins le surnom sinistre de *côte de la Peste*, surnom qu'elle mérite en décimant les équipages.

C'est pourtant sur cette côte occidentale que se trouvent Benkeulen et Padang, les deux établissements principaux des Européens à Sumatra; c'est là encore que se trouve la localité obscure où se sont passés les événements de cette histoire.

L'endroit dont nous parlons était, au commencement de ce siècle, une petite colonie hollandaise d'assez mince importance. Le Nouveau-Drontheim, ainsi s'appelait la colonie, n'était, à proprement parler, qu'un comptoir où quelques navires de Batavia venaient, à certaines époques, chercher les productions du pays. Il consistait en un port étroit, mais profond et très-sûr, formé par une rivière et abrité contre la houle du large

par un îlot de corail. A l'embouchure de la rivière se trouvait une redoute armée de quelques canons en mauvais état. Une garnison d'une cinquantaine d'hommes, moitié Hollandais, moitié Javanais, suffisait à la garde de ce poste.

A l'abri de ce simulacre de fort qui couronnait la cime de la falaise, s'étendait le village du Nouveau-Drontheim. Il ne faudrait pas cependant que ce mot de village réveillât l'idée de nos bourgades civilisées, où les maisons uniformes se groupent et se serrent joyeusement autour du clocher paroissial. Les maisons de celui-ci étaient séparées les unes des autres selon l'usage du pays, et si soigneusement abritées par des grands arbres qu'on ne pouvait de loin en soupçonner l'existence. Les unes, bâties en briques, paraissaient être de construction chinoise; d'autres, qui avaient



l'apparence de simples huttes de bambous et de rotins, étaient élevées sur des piliers de bois. Toutes n'avaient qu'un rez-de-chaussée, à cause des tremblements de

terre qui renverseraient à chaque instant des bâtiments plus hauts et plus solides.

La population de ce village, ainsi dispersée sur une



Mme Elisabeth Palmen, (Page 254, col. 2.)

large surface, se composait presque d'autant de races humaines qu'il s'y trouvait d'habitations. D'abord une jolie maison, moitié bois et moitié briques, située au milieu d'un bocage toujours vert, à quelque distance de la grève, s'appelait pompeusement le palais du gouverneur; c'était là en effet que l'officier hollandais commandant la garnison résidait habituellement, de préférence au logement malsain et incommode qui lui était destiné dans le fort, au sommet des rochers. Les soldats, à l'exemple de leur chef, s'étaient installés dans le village, et y demeuraient tant qu'ils n'étaient pas de service, ce qui arrivait assez fréquemment, car, sauf cinq ou six d'entre eux qui chaque jour montaient la garde à tour de rôle dans les batte-

ries, ils n'avaient pas grand'chose à faire au Nouveau-Drontheim.

Après les Hollandais venaient les Javanais de Bata-

via, gens à demi civilisés et ayant les vices des Européens en même temps que ceux des sauvages; puis des Chinois industriels chargés de la culture des terres environnantes; puis enfin des Malais des diverses tribus; qui vivaient du produit de leur chasse ou de leur pêche. Les colons blancs étaient les moins nombreux; ils se composaient de quelques matelots anglais, français, portugais, déserteurs pour la plupart,



qui s'étaient improvisé des familles en s'alliant aux femmes jaunes, vertes ou noires du pays. Malgré cette grande variété de races, de mœurs et de langues, on



vivait paisiblement au Nouveau-Drontheim, et ces nationalités si diverses faisaient ensemble excellent ménage, sauf pourtant quelques coups de criss<sup>1</sup> ou de conteau, distribués dans des rixes particulières et que nous citons seulement pour mémoire.

A l'extrémité la plus reculée de la colonie, c'est-à-dire à deux ou trois milles du fort, une habitation isolée, plus vaste et plus somptueuse que toutes les autres, semblait être la merveille du pays. Elle était assise sur une espèce de terrasse, à mi-côte d'une hauteur qui se rattachait au système de montagnes volcaniques dont l'île est remplie. Grâce à cette situation, elle n'avait pas trop à redouter ce brouillard empesté qui, à Sumatra, se forme chaque matin dans le voisinage de la mer, brouillard qui résiste pendant plusieurs heures à l'action puissante du soleil, et semble être la cause principale de l'insalubrité de cette île. La terrasse était occupée tout entière par les bâtiments, les cours et les jardins de l'exploitation. Sur les points où elle n'était pas protégée par des rochers inaccessibles, elle était entourée de fortes palissades en bois de fer, que des haies d'aloès et d'autres arbustes épineux achevaient de rendre infranchissables. On y montait par une avenue de tamarins, au feuillage épais et majestueux, qui entretenaient alentour cet ombrage si nécessaire sous un ciel de feu. Au pied de la colline, de vastes rizières, des champs bien cultivés, des plantations magnifiques semblaient être les dépendances de l'habitation.

En face de l'avenue, on apercevait d'abord la maison du maître, élégante construction chinoise. Contre l'ordinaire, cette maison avait un étage au-dessus du rez-de-chaussée; mais comme elle était en bois, revêtue seulement de ce stuc merveilleux qui imite le marbre et dont les Chinois ont le secret, elle ne pouvait redouter grand-chose des convulsions souterraines. De beaux cocotiers dressaient leurs éventails de verdure au-dessus de son toit, et une verandah ou galerie extérieure, ornée de caisses de fleurs et de plantes grimpantes, s'étendait sur toute la façade. Du haut de cette verandah, on pouvait non-seulement surveiller les serviteurs et les ouvriers à gages dans la cour et dans la campagne voisine, mais encore jouir d'une vue immense sur la vallée, que limitait une forêt vierge, sur la rivière, sur les montagnes intérieures, le village du Nouveau-Dron-

theim, le fort, la rade, et enfin sur l'Océan, dont les vastes espaces bleus se confondaient au loin avec le ciel.

Autour de ce bâtiment principal se trouvaient des cases affectées au logement des gens de service, et de vastes hangars destinés à la préparation de l'indigo, à l'emmagasinement du poivre, du riz et des autres productions locales. Les cases étaient de formes diverses, suivant la race de ceux qui les habitaient. Ainsi, des huttes rondes, en forme de ruches, selon la mode du Congo et de la Sénégambie, servaient de demeures à deux ou trois esclaves noirs chargés du service de la maison. Les Malais, préposés à la garde des buffles et des chèvres, occupaient les huttes de bambou élevées sur des pieux, selon la mode sumatrienne; tandis que les Chinois, employés à la culture des terres, se retiraient le soir dans des loges de briques, peintes fort proprement à l'extérieur, ce qui n'empêchait pas l'intérieur d'exhaler

en tout temps une odeur fétide que l'on dit particulière aux enfants du Céleste-Empire. Comme on le voit, cette habitation, aussi bien que le village du Nouveau-Drontheim, présentait à peu près toutes les variétés de l'espèce humaine; mais rien ne contrastait davantage avec ces échantillons des races inférieures que les maîtres du logis.

Le chef de la famille qui possédait alors ce domaine était un Européen jeune encore, grand, bien fait, robuste,

et dont l'esprit paraissait aussi cultivé que sa physionomie était belle et avenante. On l'appelait M. Richard Palmer; il était d'origine française, et était venu de Pondichéry dans cette colonie rétablir sa fortune que la prise de cette ville par les Anglais avait compromise.

Mme Elisabeth Palmer, sa femme, était Anglaise: elle avait les cheveux blonds, le teint rosé, les formes élancées des filles d'Albion, et, à ces signes caractéristiques d'une origine saxonne, elle joignait la douceur langoureuse de la créole. Elle avait vingt-huit ans à peine et était dans tout l'éclat de sa beauté. On devinait aussi à la dignité de son maintien, à l'aménité de son langage, une femme née pour le monde et dans le monde; elle conservait des airs de grande dame déchu; on eût dit une reine des salons exilée dans ce désert sauvage. Mais si les hommages de la société choisie pouvaient manquer maintenant à Elisabeth, elle ne semblait pas les regretter et s'absorbait complètement dans ses devoirs d'épouse et de mère.



Boa python. (Page 252, col. 2.)

1. Poignard malais.



Son fils Édouard, bel enfant de huit ans, et son mari, dont elle était idolâtrée, lui tenaient lieu de ce qu'elle avait perdu. Elle ne se plaignait jamais de son changement de fortune; loin de là, ces êtres chéris trouvaient toujours un sourire caressant sur ses lèvres quand ils l'approchaient.

Deux autres personnes, Mme Surrey, la sœur de Palmer, et Anna Surrey, la fille de cette dame, complétaient la famille du colon. Mme Surrey était, disait-on, la veuve d'un haut fonctionnaire anglais qui avait été tué dans une escarmouche contre les Hindous. Demeurée seule au monde avec une enfant en bas âge, elle avait cherché protection auprès de son frère, et celui-ci avait accueilli la mère et la fille avec toute l'affection qu'elles méritaient. A l'habitation, Mme Surrey avait accaparé les fonctions de bonne ménagère; c'était elle qui dirigeait l'économie intérieure, empêchait le gaspillage, veillait au bien-être commun. Sa belle-sœur, la gracieuse et indolente créole, avait renoncé depuis longtemps à lui disputer ces diverses attributions, dont Mme Surrey s'acquittait du reste à merveille.

En revanche, Élisabeth s'était réservé le soin de l'éducation d'Édouard et d'Anna. Pendant que son mari dirigeait au dehors les travaux des ouvriers, elle s'aidait de quelques livres qui composaient la bibliothèque de la maison, pour enseigner à son fils et à sa nièce les connaissances indispensables à la vie civilisée. Anna, de deux ans plus âgée qu'Édouard, avait un caractère doux, une intelligence vive, et profitait avec une facilité merveilleuse des leçons de son excellente tante; Édouard, au contraire, faisait très-peu de progrès et chagrinait fort l'indulgente institutrice. Il aimait fort peu l'étude; il ne se plaisait qu'à courir dans la campagne, au risque de mille dangers, à grimper aux rochers, à s'exercer au tir de l'arc, à suivre les domestiques chinois ou malais dans les plantations. Vainement Anna, qu'il chérissait et qui avait pris sur lui une grande influence, venait-elle en aide à l'autorité maternelle pour décider à s'amender l'écolier paresseux; il promettait toujours de se corriger, mais il ne tardait pas à oublier ses promesses pour se livrer à quelque'un de ses divertissements favoris.

On était au mois de septembre, époque où la mousson sèche touche à son déclin dans l'île de Sumatra. Aussi, le jour où commence cette histoire, le ciel, habituellement si pur, avait-il été troublé par d'épais nuages, et au moment où le soleil allait se coucher, des vapeurs sombres, sans être encore menaçantes, couvraient son disque éblouissant. Néanmoins, la chaleur était toujours accablante, et des habitants de nos contrées septentrionales eussent été écrasés par cette température d'un automne sumatrien.

M. Palmer, habillé en planteur, large chapeau de paille, veste et pantalon de nankin, se tenait sur la verandah de son habitation, et, une longue-vue à la main, observait avec attention un point noir qui se montrait au loin sur la mer. A côté de lui, Élisabeth, assise dans une chaise longue en rotin, paraissait abattue et languissante. Toute vêtue de blanc, elle s'enveloppait d'un grand voile de gaze pour se préserver des moustiques; mais cette étoffe transparente n'empêchait pas d'entrevoir ses contours gracieux, ses traits délicats, ainsi que ses yeux qui semblaient pleins d'amour et de caresses quand elle les fixait sur son mari. La température n'était pas l'unique cause de cette *morbidezza*

qu'éprouvait la belle créole. Mme Palmer, comme les autres personnes de sa famille, était née dans l'Inde, et elle devait être habituée depuis sa naissance aux ardeurs des pays tropicaux. Cependant l'action délétère du climat de l'île avait fini par attaquer cette frêle organisation; Élisabeth souffrait souvent d'une fièvre nerveuse contre laquelle le médecin hollandais du Nouveau-Drontheim avait inutilement épuisé sa science, et en ce moment elle était à peine remise d'un violent accès qu'elle avait ressenti la nuit précédente, bien qu'elle s'efforçât de cacher à son mari son malaise et sa faiblesse.

A l'autre extrémité de la verandah, la petite Anna Surrey, assise sur un pliant, tenait à la main un livre d'étude. Elle était vêtue de blanc comme sa tante, et comme sa tante elle portait un voile de gaze pour se préserver des moustiques. Mais, écartant cette étoffe importune, la jolie enfant laissait à nu son visage et son cou dorés par le soleil, tandis qu'une légère brise qui commençait à souffler de la mer se jouait dans les boucles soyeuses de ses cheveux. Elle était penchée sur son livre, et ses lèvres remuaient en silence comme si elle eût appris une leçon. Cependant elle paraissait distraite; on eût dit qu'un motif inconnu l'empêchait d'étudier avec son application ordinaire. Parfois elle regardait sa tante et cherchait à prévenir quelque désir de la malade; mais le plus souvent elle examinait l'avenue qui s'étendait devant l'habitation. Évidemment elle attendait une personne qui ne venait pas, et son inquiétude croissait de minute en minute, quoiqu'elle n'osât encore l'exprimer.

Enfin Palmer referma sa lunette, et dit :

« Le navire porte le pavillon hollandais et il vient de doubler l'île Ronde.... Certainement ce navire est un de ceux qui nous arrivent de Batavia en cette saison pour faire leur cargaison d'épices. Avant une heure, il atteindra le mouillage et nous recevrons des nouvelles. »

Élisabeth répondit en souriant avec effort :

« Eh ! mon ami, que nous importent maintenant les nouvelles, à nous qui avons rompu pour longtemps avec le reste du monde ? Songez seulement, Richard, à vendre votre récolte au capitaine du navire qui va entrer dans le port, et ne vous inquiétez plus de ce qui se passe à l'autre extrémité du globe. »

Richard ouvrit de nouveau sa longue-vue et se mit à regarder au large.

Cependant la petite Anna ne pouvait maîtriser son inquiétude; ses distractions ne lui permettaient même plus de songer au livre qu'elle tenait à la main. Jugeant l'occasion favorable pour risquer une question, elle se glissa vers Mme Palmer et lui demanda timidement :

« Bonne tante, où donc est mon cousin Édouard ? »

— Il est allé avec la négresse voir récolter le bétel, répliqua distraitemment Élisabeth.

— Et les champs de bétel ne sont-ils pas du côté de la forêt ?

— Sans doute, mais où veux-tu en venir ?

— C'est que la nuit ne tardera pas à tomber; et puis.... »

Un geste d'Élisabeth ferma la bouche à la jeune fille, Palmer se rapprochait d'elles.

« Voilà le navire qui entre en rade, dit-il d'un air de préoccupation; et le major Grudmann envoie sa péniche au-devant de lui, sans doute pour le reconnaître.... Décidément, ma chère, je vais descendre au Nouveau-



Drontheim afin de savoir ce qui se passe, j'irai d'abord chez le docteur pour le prier de venir vous voir, car vous ne paraissez pas bien. »

Élisabeth n'insista plus pour le retenir, et se contenta de l'engager affectueusement à revenir bientôt; Richard Palmer allait donc quitter la verandah afin de se disposer à cette promenade quand un nouvel incident attira son attention.

ELIE BERTHET.

(La suite au prochain numéro.) Extrait de *l'Homme des bois*.

### VARIÉTÉS.

#### SAGE CONSEIL.

Un pieux vieillard disait :

« Lorsque quelqu'un parle en votre présence, soit de la sainte Écriture, soit de quelque autre sujet, ne contestez jamais avec lui; mais si ce qu'il dit vous paraît bon, approuvez-le; et, s'il ne l'est pas, contentez-vous de lui dire : « Vous avez sans doute quelque raison que je ne connais pas, qui vous fait parler ainsi. » Par ce moyen, vous demeurerez toujours dans la paix; vous ne vous ferez point d'ennemis : au lieu que, si vous voulez soutenir par la dispute votre opinion, vous romprez la concorde, et vous oublierez qu'il est dit : Bien heureux ceux qui aiment la paix ! »

#### DISCRÉTION.

Un jeune homme instruit et fort modeste avait gardé le silence dans une compagnie de gens de lettres. Son père lui demanda, en particulier, pourquoi il ne s'était pas fait honneur de ce qu'il savait :

« Je craignais, répondit-il, qu'on ne vint à m'interroger aussi sur ce que j'ignore. »



Ces forêts vierges regorgent d'éléphants. (Page 252, col. 2.)